

**« Karine ESPINEIRA, Maud-Yeuse THOMAS
ET ARNAUD ALESSANDRIN (DIR.), *La Transyclopédie.*
Tout savoir sur les transidentités,
PARIS, ÉDITIONS Des ailes sur un tracteur, 2012 »**

Gaël Potin

La production scientifique sur les questions trans est très largement dominée en France par le droit et la médecine. Depuis les années 1970, de nombreux·ses psychiatres, psychologues, médecins et juristes travaillent et publient sur le sujet. Parallèlement, les discours trans se sont très majoritairement écrits au singulier via l'autobiographie, réduisant les personnes trans au statut de simple témoin de leur propre expérience. La traduction en 2003 de l'essai *Sex Change : The politics of the transgenderism*, écrit en 1997 par Pat Califia, militant trans états-unien, offrit aux lecteur·rice·s francophones une voie alternative. Cet essai prend place dans un contexte nord-américain où les études trans sont en pleine émergence (Bornstein 1994 ; Feinberg 1992 ; Stone 1991 ; Stryker 1994). À l'inverse, malgré quelques articles écrits majoritairement par des universitaires non-trans (Bourcier et Molinier 2008 ; Hérault 2004 ; Foerster 2006) et la parution d'un ouvrage écrit par deux militantes trans – *Changer de sexe* publié aux éditions Le Cavalier Bleu en 2006 –, les études trans peinent encore à voir le jour en France dans les années 2000.

En 2008, la publication de l'ouvrage de Karine Espineira, *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public*, issu de son mémoire en sciences de l'information et de la communication, marque un tournant, puisque le sujet est traité par une personne à la fois chercheuse et trans. « *Je suis et je ne suis pas trans* », voici posée une posture paradoxale permettant de nouvelles approches » (Espineira 2008, 8). *La Transyclopédie* s'inscrit dans cette démarche, à savoir celle du « chercheur engagé ». Cette première encyclopédie sur les transidentités voit le jour grâce à deux figures historiques du militantisme trans, Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas, ainsi qu'à Arnaud Alessandrin, avec qui elles ont fondées en 2010 l'*Observatoire des Transidentités*, puis en 2011 les *Cahiers de la Transidentité*¹.

La Transyclopédie est à n'en pas douter un ouvrage important pour les études trans en France. Réunissant dictionnaire et encyclopédie, *La Transyclopédie* est un véritable état des savoirs trans en France et à l'international. L'ouvrage est nourri de nombreuses contributions d'associations, de militant·e·s et d'universitaires.

¹ Karine Espineira est docteure en science de l'information et de la communication. Elle devient en 2012 la première trans à obtenir le grade de docteur en France avec sa thèse sur « La construction médiatique des transidentités : une modélisation sociale et médiaculturelle ». Maud-Yeuse Thomas est chercheuse indépendante. Elle est l'auteure de nombreux articles critiques. Arnaud Alessandrin est docteur en sociologie depuis 2012. Il a soutenu une thèse intitulée « Du transsexualisme aux devenirs trans ».



Les auteur·e·s dressent une cartographie assez large des savoirs situés relatifs aux questions trans. Du droit à la sociologie en passant par la philosophie, les termes utilisés par les chercheur·e·s pour nommer les personnes trans ont longtemps été exclusivement ceux de la psychiatrie et de l'étiologie des perversions (transsexuel et travesti, transsexualisme ou transsexualité). La critique des catégorisations médicales des pratiques trans par les mouvements et les études trans ont largement permis de reconfigurer les manières de nommer et de penser les transformations de soi. *La Transyclopédie* s'inscrit explicitement dans ce courant critique, rendant compte de l'épaisseur historique et politique du choix des mots en la matière. « Nous parlerons des trans avec et sans majuscule, avec ou sans apostrophe. Les mots : transidentité, transgenre, transexe ou travesti, seront ainsi écrits car ils font ou ont fait sens dans les diverses cultures trans, dans l'usage fait par la médecine et la psychiatrie, les juristes ou encore la police pour nous nommer, nous classer et nous normer à des degrés divers » (p. 7). *La Transyclopédie* n'entend pas tant tracer les contours des termes choisis qu'en problématiser les définitions et les usages, conduisant à interroger les discours produit *sur* – mais aussi *par* – les trans.

La première partie, construite sous la forme d'un dictionnaire, est une véritable introduction à *La Transyclopédie*. Avec ses 24 entrées, elle présente des termes clefs des cultures trans, gaies et lesbiennes, des politiques LGBT et des théories féministes. La plupart des entrées sont introduites par une citation d'un·e chercheur·e, d'une personne ou d'une association trans. La partie dictionnaire permet aux novices des questions trans et / ou des théories féministes d'appréhender de nouveaux concepts. Les auteur·e·s introduisent ici les travaux sur le *care* de Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman, la figure du cyborg de Donna Haraway ou encore le concept de technologie du genre de Teresa de Lauretis. Bien que certaines définitions aient méritées d'être plus claires, celles relatives aux terminologies trans sont très documentées.

L'entrée « Trans(s) : définitions et différences » inventorie les termes utilisés pour parler des personnes trans. Ici les auteur·e·s déclinent « les définitions en T » : transsexualité, transsexuel, transsexualisme, transgenre, transidentité et travesti. La notice revient sur l'invention des termes transgenre et transidentité par les trans eux-mêmes et leur absence des dictionnaires. En France, le terme « transgenre » a été popularisé par les associations afin de distinguer les transsexuelles des transgenres et a été motivé par une « redéfinition de la réalité transgenre en la dé-stigmatisant, mais en restigmatisant dans une certaine mesure la réalité transsexe » (p. 39). À l'inverse aux États-Unis, il fût créé en vue de rassembler l'ensemble des personnes trans sous un « terme parapluie ». Selon Pat Califia, cela « participe autant d'une politisation et d'une théorisation du terrain que de l'inscription du thème au sein des *Gender Studies* » (*Ibid.*). Quant à celui de transidentité, il est la traduction du terme allemand *Transidentität* inventé par l'universitaire Heike Boedeker en 1994 afin d'inscrire les transidentités hors du champ des sexualités. Il a été popularisé en France par l'association Support Transgenre Strasbourg dès 1998.

La seconde partie, intitulée « La transyclopédie », alterne courtes notices ciblées (« bouclier thérapeutique », « cisgenre », « homme enceint », « placard », etc.) et mini-dossiers thématiques. La grande diversité des thèmes abordés nous amène à centrer notre propos sur quelques entrées. Nous avons choisi de présenter trois notices rejoignant nos domaines de recherche, à savoir l'histoire médicale du transsexualisme, le genre et le féminisme.

La notice « Histoire médicale du transsexualisme » dresse un état des lieux des tensions et des conflits entre la psychanalyse et la médecine à la fois sur l'étiologie du transsexualisme et sur les solutions thérapeutiques. La circulation des savoirs entre les États-Unis et l'Europe, les différences de conceptualisation et de solutions thérapeutiques proposées sont particulièrement bien illustrées par cette notice. Avant le tournant définitionnel des années 1950, travestissement, inversion et fétichisme sont regroupés sous l'étiologie des perversions sexuelles. L'approche médicale finit par s'imposer aux États-Unis avec les travaux d'Harry Benjamin puis ceux de John Money et de Robert Stoller. Les premières opérations de changement de sexe connaissant une large médiatisation permettent une internationalisation rapide de cette solution thérapeutique. Néanmoins, en France, on assiste à une forte résistance des médecins aux théories et aux approches nord-américaines. La clinique française largement dominée par la psychanalyse reste focalisée sur la dimension anatomique du changement de sexe et y voit un désir pulsionnel de castration que seule la psychothérapie est à même de régler. Malgré ces résistances, le premier protocole avec à sa tête un psychiatre est reconnu en France en 1979. Les auteur-e-s soulignent que la mise en place des équipes hospitalières et de leurs protocoles, aussi bien en France qu'en Europe, a largement bénéficié de l'affaiblissement de la psychanalyse et de la mise en place des classifications internationales des maladies mentales. Enfin, nous voulons souligner l'intérêt de cette notice en termes de bibliographie, particulièrement précieuse pour les étudiant-e-s et les chercheur-e-s. Pour aller plus loin sur le sujet, les notices « dépsychiatisation » et « controverses dans la littérature médicale » complètent l'histoire médicale du transsexualisme : la première en analysant le contexte français en matière de prise en charge depuis 2009 et le décret « Bachelot », la seconde en proposant une vingtaine de citations extraites d'écrits médicaux français récents. Les auteur-e-s proposent, avec des citations non-commentées, de « souligner le conflit ouvert qui oppose parfois, souvent, les écrits médicaux aux vécus et revendications trans » (p. 301). Ces quelques pages de citations invitent à utiliser l'ouvrage comme un véritable outil pédagogique.

L'entrée « Genre » introduit très succinctement la conceptualisation du genre par deux sociologues féministes Ann Oakley et Christine Delphy. La première distingue sexe et genre pour saisir la dimension sociopolitique du genre, la seconde montre que le genre précède le sexe. Toutefois, il aurait été souhaitable de revenir plus longuement sur la formulation de Delphy, tant celle-ci représente un véritable bouleversement épistémologique dans l'approche du genre. En effet, la brièveté de la présentation ne permettra sans doute pas aux non-spécialistes d'en saisir tout le sens et toute la portée. Il en est de même pour la notice suivante nommée « Quelques citations ». Commenter les citations de Laure Bertini, de Judith Butler et de Teresa de Lauretis auraient permis de rendre plus accessible ces auteur-e-s. La notice se poursuit avec une présentation des travaux de Judith Butler par Brigitte Bellebeau. L'auteure propose une lecture du concept butlerien de genre. De par sa performativité, le genre est « un jeu d'improvisation dans une scène de contrainte » (p. 183). Butler travaille à saisir ce qui constitue une vie humaine, comment les normes constituent des vies vivables entre vulnérabilité et désir de reconnaissance, résume Bellebeau. On regrettera cependant que le choix des auteur-e-s de présenter la pratique du *gender fucking* ou l'artiste Pierre Molinier se fasse au dépend d'une présentation plus poussée des travaux féministes.

L'entrée « Féminisme » revient sur les méfiances féministes à l'égard des trans, interrogeant une éventuelle incompatibilité entre questions trans et féminisme. Se concentrant sur un féminisme peu prompt à interroger le sujet du féminisme et la catégorie « femme », les auteur-e-s ont pour point aveugle les discours féministes trans qui émergent dès le milieu des années 1970. Sans référence aux travaux universitaires et aux

discours militants produits par les personnes trans, il est difficile de saisir les tenants et les aboutissants de la proposition de coalition transféministe faite par Emi Koyama en 2003. De plus, il nous semble dommageable de citer les travaux de Janice Raymond, sans mentionner l'article de Sandy Stone (1991), « The Empire strikes back : a posttranssexual manifesto »². Ce texte de Sandy Stone est crucial pour saisir comment les critiques féministes trans ont émergé et se sont élaborées en Amérique du Nord. Loin d'une pure incompatibilité, les questions trans et féministes ont en commun un réel espace de dialogue, parfois très conflictuel il est vrai, mais qui a permis, depuis une vingtaine d'années, l'émergence des *Trans Studies*. Cette notice se poursuit par la contribution de l'association OUTrans sur « Militantisme trans et féminisme ». Après une brève historicisation des rapprochements entre mouvements trans et mouvements féministes en France et en Espagne depuis les années 2000, l'association insiste sur l'importance d'une stratégie de coalition contre l'hétéronormativité. On assiste alors à une redéfinition du transféminisme. Alors que pour les auteures états-uniennes Emi Koyama et Krista Scott-Dixon, il s'agit de mettre en place des politiques de coalitions incluant toutes les femmes, l'association OUTrans lance un appel à un « militantisme radicalement inclusif [...] se démarquant des luttes identitaires forclores » (p. 178).

La Transyclopédie est une riche contribution aux études trans, faisant référence aux deux volumes du *Transgender Studies Reader* par le choix de sa couverture. La photographie de couverture de la transyclopédie, à l'instar de celle des deux volumes de l'anthologie états-unienne, est celle d'un ventre. Néanmoins le choix de cette représentation – un corps apparemment blanc, jeune, en bonne santé, imberbe, tonique – apparaît comme problématique tant il est en contradiction avec la critique issue des études trans portant sur la normalisation des corps et des représentations qui les accompagnent. Par ailleurs, malgré la qualité de cet ouvrage, la lecture est trop souvent freinée par des problèmes d'édition (mise en pages et erreurs orthotypographiques). *La Transyclopédie* mériterait une réédition corrigée.

La Transyclopédie est un bon ouvrage d'introduction aux études trans présentant en langue française, et avec des notices synthétiques extrêmement bien documentées, la culture trans, l'histoire associative en France, les enjeux de santé ou encore les pratiques trans à travers le monde. L'ouvrage est structuré de manière à permettre aussi bien une lecture in extenso qu'une lecture partielle, par entrée, selon les envies. On trouvera en annexe une riche bibliographie, un outil précieux pour la recherche universitaire.

Bibliographie

BORNSTEIN Kate, *Gender Outlaw : On Men, Women, and the Rest of Us*, New York City, Routledge, 1994.

BOURCIER Marie-Hélène et MOLINIER Pascale, *Cahiers du genre*, vol. 2, n° 45, 2008.

ESPINEIRA Karine, *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public*, Paris, L'Harmattan, 2008.

² On notera que l'ouvrage de Janice Raymond, *The Transsexual Empire* a été publié originalement en 1979 et non en 1994, date de sa réédition. Sa traduction en français, *L'empire transsexuel*, est parue en 1981 aux Éditions du Seuil.

FEINBERG Leslie, *Transgender Liberation : A Movement Whose Time Has Come*, World View Forum, 1992.

FOERSTER Maxime, *Histoire des transsexuels en France*, Paris, Editions H&O, 2006.

HERAULT Laurence, « Constituer des hommes et des femmes : la procédure de transsexualisation », *Terrain*, n° 42, [En ligne] URL : <http://terrain.revues.org/document1756.html>

STONE Sandy, « The Empire strikes back : a posttranssexual manifesto », in EPSTEIN Julia, STRAUB Kristina (dir.), *Body guards: The cultural politics of gender ambiguity*, New York, Routledge, 1991, p. 280-304.

STRYKER Suzanne, « My Words to Victor Frankenstein above the village of Chamounix : performing transgender rage », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 1, n° 3, 1994.

Pour citer cet article

POTIN Gaël, « “Karine ESPINEIRA, Maud-Yeuse THOMAS et Arnaud ALESSANDRIN (dir.), *La Transyclopédie. Tout savoir sur les transidentités*, Paris, Éditions Des ailes sur un tracteur, 2012” », *Comment S’en Sortir ?*, n° 2, p. 128-132.

